

rappelle ses accents émus quand, il y a quatre semaines, il me disait dans une causerie pleine d'abandon et d'intimité, les grandes qualités civiques de son ami Wilfrid Prévost—pour la vie duquel, hélas ! on avait alors les plus grandes craintes !

Nous prions la famille si sympathique de l'hon. M. W. Prévost d'agréer nos plus sincères condoléances. Puissent les témoignages d'affection qu'elle a reçus de toutes parts, adoucir l'amertume de la séparation temporaire !

J. R. Picard

LA FEMME JUGÉE PAR ELLE-MÊME

A mon gracieux ami d'outre-mer

Descends en toi parfois et fais ton examen ;
Vois le fond de ton cœur, et non pas la surface
Sache le découvrir, pour que le jour s'y fasse,
Sur ce qu'il prend d'en haut, ou conserve d'humain.
CHS. RENAULD.

Tant de fois la femme s'est vue jugée par l'homme inhabile ou partial, la regardant à travers le mirage de ses propres sentiments et la peignant, selon l'exaltation d'un rêve éthéré ou l'amertume d'un désenchantement, de coloris trop brillants ou des plus noires couleurs !...

Ne serait-il pas juste pour les deux camps que, scrutant le fond de sa pensée, elle-même révélât—sans sottise vanité comme sans fausse honte—les sublimes grandeurs ou les décevantes faiblesses que peut contenir un cœur féminin, montrant enfin sous son vrai jour "cet abîme sans fond," et non plus ainsi que ce coin de paysage que l'on admire sous la féerie illusoire d'un feu d'artifice ou dans le tumulte grandiose et trompeur d'un orage assombrissant le ciel, mais bien plutôt sous la franche lumière du soleil.

Pour en donner une version fidèle, c'est à une femme qu'il appartient de feuilleter le livre de son âme : l'homme ne saurait toujours en faire qu'une traduction incorrecte, brisant le charme ou le dorant complaisamment.

* *

Considérée superficiellement, elle peut paraître frivole, dissimulée—voilà, surtout, les grands défauts que l'on s'est plu à lui reprocher : mais qu'un œil observateur et sans préjugé perce l'énigme de cet ensemble de mystères et de contradictions formant le caractère d'une femme !... Il comprendra que cette apparente légèreté n'est souvent qu'une innocente supercherie, voilant des qualités sérieuses et une énergie insoupçonnée. Sa dissimulation ?... Une pudeur exagérée... un sentiment outré de sa dignité et une insurmontable défiance—trop souvent justifiée—qui la pousse intuitivement à ne pas se laisser deviner, tendant sans cesse à jeter entre elle et l'indiscret qui veut sonder les profondeurs de sa conscience la barrière infranchissable de ses artifices.

La coquetterie, dans sa main, n'est qu'une arme défensive ; c'est un prisme dont elle fait briller les mille feux pour éblouir des yeux curieux et mettre ainsi à l'abri ses intimes trésors.

Mais avec quelle confiance indicible, au contraire, elle s'abandonne aux enivrements de l'amour quand, croyante enfin, elle se sent vaincue par la ferveur d'une passion honnête. Capable alors, des plus sublimes dévouements et des sacrifices les plus héroïques, rien n'existe plus pour elle que l'adoré et quand, pimpante, orgueilleuse elle passe suspendue à son bras, il lui semble que dans l'univers entier les mortels ne sont que des spectateurs jaloux de son bonheur.

La femme a naturellement besoin d'aimer, de se donner tout entière ; mais devant les ruses soupçonneuses de l'homme qui cherche à surprendre son secret, à connaître les penchants de son cœur avant de laisser parler le sien, lui mesurant sa tendresse avec des craintes d'avare puisant dans son or et craignant sans cesse d'être trop prodigue, elle sent une froide révolte glacer l'élan qui, déjà, la poussait vers lui.

Elle aime les mouvements spontanés de l'âme et n'entend pas que l'on calcule ses envolées comme le travail d'une machine dirigeable.

Le voyageur plantant sa tente, avant d'allumer le feu qui doit réchauffer ses membres engourdis, regarde prudemment de quel côté devra se diriger la flamme. Il n'en est pas ainsi de la vierge qui laisse inconsidérément son cœur suivre sa première impulsion, et s'attache inconsciemment, sans se demander si on la payera de retour ; tandis que le sere barbu, modéré jusque dans son enthousiasme même, sait mieux éviter d'amères déceptions. Voilà pourquoi il ne connaît pas les secrets désespoirs qui bouleversent parfois l'existence d'une femme. Ses chagrins, à lui, ayant toujours une cause raisonnable, peuvent aussi avoir un confident, ineffable consolation : tandis qu'elle, incomprise et dédaignée, trop fière pour laisser voir la brisure de son âme et l'espérance insensée qui dorait son rêve, refoule ses larmes et les voile sous un sourire qui lui fait mal souvent. Sa suprême ambition est de ne pas être humiliée : elle souffre d'autant plus qu'elle se sent observée et sa douleur, au contraire, s'allège du silence dont elle enveloppe ses froissements.

L'homme trompé dans ses affections trouve un cruel dédommagement à souffler l'infidèle des anathèmes de sa rancœur, triomphant s'il parvient à surprendre un nuage assombrissant son front, une ombre de regret au fond de son regard : la femme tombée du ciel des plus riants espoirs, brisée, pantelante, se dira encore, avec un geste vainqueur : "Au moins il ne saura jamais que je souffre, que j'en meurs !"

Et lui, décidément plus superficiel et frivole qu'elle, ne sachant pas voir au-delà du masque, portera toujours éternellement contre elle ses jugements de surface.

Hélas !... "Les femmes sont fausses quand les hommes sont tyrans : toujours le despotisme produit la ruse."

Plus sensuel dans ses sentiments, il ne saurait en éprouver d'aussi profond, peut être, d'aussi durable assurément et, là où la tendresse d'un homme s'arrêtera paralysée par les difficultés de l'obstacle, celle de la femme s'élançera vaillante, hardie jusqu'à la témérité.

Un jeune homme se raidira méfiant, hautain devant le soupçon, simple reflet d'une hideuse calomnie effleurant la candide enfant vers qui pourtant, voudrait bondir son cœur. La vierge aimante—serrant autour d'elle pour ne pas la salir, les longs plis de sa robe immaculée—ira jusqu'au fond du gouffre où les tempêtes de la vie l'auront jetée, chercher son idole tombée, travaillant à la relever, insouciant des propos que sa conduite, incompréhensible au vulgaire, pourrait faire éclore.

Dans cet être déchu, misérable même, elle ne voit toujours que l'ami qu'avait choisi son âme et, pour le placer sur le piédestal où ses yeux l'ont rencontré d'abord, elle l'aidera de ses conseils, indulgente encore pour ses plus grandes défaillances. Allumant dans les sombres profondeurs où le plonge la conscience de sa déchéance une douce flamme d'espoir ; le réhabilitant à lui-même et l'électrisant, pour ainsi dire, de l'immensité de son amour, elle lui fera remonter un à un les degrés de l'échelle sociale.

Et le monde, le monde toujours, incapable de comprendre tant d'héroïsme et de sublime grandeur, le monde ricanera ; "Elle n'est pas fière, Mlle X..."

Heureuse est-elle encore si, dans sa soif de scandales, il ne va pas jusqu'à insinuer quelque indigne mystère !

Amie Patrie

EPIGRAMME

AVENTURE DE FILOUS

Un jour certain filou parlant avec hauteur,
Disait à son ami : "je fais des anecdotes ;
Après un vil métier je redeviens auteur."

—Oui, dit l'autre en riant : Mais aussi tu radotes.

P. IVRY.

LA PRIÈRE DES ASSIÉGÉES

18 OCTOBRE 1690.

Le 18, à la nuit tombante, l'amiral Phipps, après une journée d'insuccès, vint mouiller devant Québec les quatre plus gros vaisseaux de son escadre.—Des fortifications partit le premier boulet et la canonnade commença.

A cette même heure, dans une des maisons de la ville, tandis qu'au dehors se croisaient avec un sifflement sinistre les projectiles des combattants, deux femmes, la mère et la fille, pressées l'une contre l'autre, tremblantes d'angoisse et de crainte, écoutaient avec cet intime et naturel désir de la victoire, le bruit formidable du combat et le grondement des canons qui, là-bas, sur les remparts, devaient exterminer les combattants.

A cette dernière pensée, leur cœur se serra sous un mortel frisson, car sur le rempart où viennent s'abattre les boulets meurtriers de l'ennemi, la mère a un fils, la fille a un frère, qui paie à la patrie sa dette de devoir et de courage.

Tout-à-coup, un éclat d'obus vint frapper le faible mur de la maison, et fit tressaillir douloureusement les deux femmes.

Cet éclat perdu dans la nuit de la bataille, qui tombait si près d'elles, semble leur rendre plus réel l'horrible danger auquel le fils était exposé. Alors subitement et spontanément, elles tombèrent à genoux devant le blanc crucifix, pendu sur la muraille nue et crevassée.

Et tandis qu'au dehors la rage de l'anglais se déversait en mitraille sur la ville ; tandis que la mort faisait ample moisson sur les vaisseaux ennemis, que dans le ciel de la nuit l'artillerie faisait briller l'éclair meurtrier du canon, qu'avec des lueurs sinistres les projectiles traversaient, rapides, les ténèbres opaques, allant porter la mort ; pendant ce temps, dis-je, dans la chambre froide et nue où les deux femmes étaient agenouillées, montait vers le Dieu de paix la plus fervente des prières pour le fils qui là-bas se battait sur les remparts.

Pendant que vers le ciel montait anxieuse, la prière des "assiégées," le combat sembla diminuer en furie ; une accalmie soudaine succéda aux bruits tumultueux de la bataille.

—Les deux femmes, inquiètes, s'étaient levées, et prêtaient l'oreille en silence aux bruits les plus légers du dehors. Soudain un bruit de pas se fait entendre dans la rue, et des coups pressés retentissent à la porte.

—Qui est-ce ? demanda la mère.

—C'est moi, répond une voix du dehors.

Alors les deux femmes se précipitent vers la porte, folles de joie ; et le fils entre, pour tomber dans les enlacements affectueux de ces êtres bien aimés qui avaient, ce soir, vécu pour lui une heure de la plus terrible angoisse.

—Es-tu blessé, demanda la mère ?—Non.—Alors ivres de joie, ne pouvant exprimer les tendres pensées qui surabondaient en leur cerveau, les deux femmes portèrent avec reconnaissance leurs yeux vers le blanc crucifix qui semblait sourire à leur allégresse, et tous trois, dans une commune ferveur, remercièrent Dieu d'avoir si favorablement exaucé la "Prière des assiégées."

Joliette, 1898.

EMERY DESROCHES.

QU'EST-CE QU'UN CURÉ ?

C'est un bienveillant intermédiaire entre Dieu et les hommes, par état et par profession. Il baptise les petits enfants, instruit les ignorants, prie pour ceux qui ne prient pas, pense pour ceux qui n'ont pas le temps de penser, soulage ceux qui sont dans le besoin, console les affligés, assiste les malades, bénit la tombe des morts, et au besoin donne sa vie pour ses frères. Voilà, en abrégé, ce que c'est qu'un curé.